



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Histoire Secrète De La Cour De Berlin, Ou Correspondance D'Un Voyageur François, Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19 Janvier 1787

Ouvrage Posthume

Mirabeau, Honoré-Gabriel de Riquetti de

[S.l.], 1789

Lettre XXX. 30 Septembre 1786.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-52677](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-52677)

dans l'espérance que l'intention du moins me servira d'apologie, & que l'on voudra bien penser que, ne faisant pas un fol de fautive dépense qui n'ait trait à la meilleure exécution de ce dont on m'a chargé, on peut me passer des excédens.

L'Electeur de Baviere continue à n'être point mal. Sa nouvelle maîtresse paroît ne devoir être qu'une fantaisie éphémère, & la faveur retourne déjà à l'ancienne maîtresse Madame de Toring Seefeld, née Minuzzi.

L E T T R E X X X.

30 *Septembre* 1786.

Vous aurez su, sans doute, par le courrier du mardi, ce qui s'est passé lundi à la première cour de la Reine; mais, comme je crois devoir quelques réflexions à ce sujet, je commencerai par les détails exacts.

La princesse Frédérique de Prusse qui croyoit que, selon l'usage très-sensé du pays, la Reine joueroit avec des nationaux, & non avec ministres étrangers, avoit arrangé M. d'Est** pour sa table (c'est elle qui distribuoit les parties). Elle a demandé à la Reine qui elle nommoit pour la sienne. La Reine a nommé le prince Reuss, ministre de l'Empereur, & le prince de Cœthen; mais cette manière d'élephant imbécille, ayant, après quelques secondes, déclaré qu'il ne savoit aucun jeu, la Reine lui a substitué M. de Romanzow, ministre de Russie. La princesse Frédérique, très-surprise, n'a pas osé, ou n'a pas voulu faire de représentations, & la partie de la Reine arrangée, M. d'Est** a refusé très-positive-

H

ment, très-énergiquement, & en mots fortement prononcés, celle de la Princesse, disant que très-positivement il ne joueroit pas ce jour-là. Il s'est retiré aussitôt.

Tout le monde blâme la Reine, & M. d'Est**. La première a fait une balourdise sans exemple; le second, dit-on à Berlin, ne devoit pas refuser la fille du Roi. Ce jugement est sévère peut-être. J'avoue cependant que je n'aurois pas refusé, parce qu'il ne faut, ce me semble, montrer l'insulte, que lorsqu'on veut se tenir pour insulté; or il y auroit bien de la légèreté à prendre aussi sérieusement une gaucherie de la Princesse la plus gauche qu'il y ait en Europe. D'ailleurs M. d'Est** n'avoit, à la rigueur, pas plus à se plaindre que tous les ministres royaux, puisqu'il n'y a point de préséance entre ministres. Et peut-être seroit-il imprudent de vouloir l'établir; car ce seroit assurément mettre tout au moins en question ce que la tradition, la tolérance universelle nous accordent; aussi, pour le dire en passant, Milord Dalrymple, dès qu'il a su que M. d'Est** s'étoit plaint chez le comte Finck, a-t-il été déclarer qu'il ne demandoit le pas sur personne; mais qu'il ne souffriroit pas que personne voulût le prendre sur lui. J'aurois donc accepté la carte de la Princesse, en disant très-haut, & montrant la table de la Reine: *je vois que nous sommes ici pêle-mêle, & certainement le sort ne pouvoit mieux me servir* (il y a prétexte pour appeler la Princesse jolie). Si j'avois cru devoir davantage à mon Souverain, la cour d'après j'aurois refusé sur la nomination de la Reine, mesure violente & hazardeuse toutefois, & la réparation eût eu un éclat, au lieu de cela, ce n'est que l'insulte

qui a fait sensation, & même une fort considérable dans le public. Maintenant M. d'Est** acceptera-t-il, ou n'acceptera-t-il pas à la première invitation? S'il accepte, il sera constaté qu'ayant ressenti le procédé, il a pourtant joué le second. Et cependant comment refuser, J'ai proposé au prince Henri ce *mezzo termine*, qu'il y eût cour chez la Reine douairière qui, par sa circonspection & sa dignité naturelle, compte plus que la régnante, & que là M. d'Est** fît sa partie avec le ministre de l'Empereur: distinction d'autant plus marquée qu'il n'est jamais arrivé à cette Reine de jouer avec des ministres étrangers... Si le deuil d'épouse ne s'y oppose pas trop longtemps, il me semble que c'est ce qu'on peut faire de mieux. Au reste la Reine a écrit au comte Finck une lettre qui a dû être lue à M. d'Est**, où le mot *excuse* est prononcé, & dans laquelle elle demande que le Roi ignore tout; mais, dit-on, ce procédé a été public, & l'on veut que les excuses soient secrètes, puisqu'on demande le silence.

Au fait, l'important & le très-certain est qu'incontestablement il n'y a eu nulle préméditation; que l'instinct déraisonnable de la Reine l'a seule inspirée; que le comte Finck & toute la cour en ont été fâchés; que si le Roi l'apprend il en saura très-mauvais gré à la Reine, qu'il n'a pas vue depuis six semaines; qu'il la contrarie surtout; qu'il a traversé tous les arrangemens que, dans sa verve d'avènement, elle avoit faits avec le maître de sa maison; qu'enfin jamais Reine de Prusse, c'est-à-dire, la plus insignifiante des Reines, n'a moins influé. Si donc il est vrai, d'un côté, qu'on n'a dans ce monde que la place qu'on prend; que notre rang, très-déchu dans l'opi-

nion, n'a pas besoin de décheoir encore, & que l'insolence Russe, qui empiète infatigablement, a besoin d'être surveillée & traversée; il est parfaitement sûr aussi que le procédé de lundi est un fait isolé qui ne vaut pas même de la bouderie dans une circonstance où la bouderie peut amener la froideur, & la froideur, d'assez grandes révolutions, ou du moins des faux-pas décisifs, que la cour de Vienne ou le cabinet de Saint - James voudroient bien occasionner & dont ils sauroient profiter.

Tel est mon avis, puisqu'on me fait l'honneur de me le demander, qu'il me soit permis d'y ajouter que Berlin n'est plus une mission indifférente; il faut y être actif & mesuré, aimable & imposant, ferme & souple, loyal & rusé, en un mot, tout ce qui ne se réunit pas aisément. M. de V. va demander cette mission, dans le cas où M. d'Est. se retire ou passe ailleurs. J'en parle sans intérêt, puisque je n'ai pas lieu de présumer que, vou-lût-on décidément me placer dans cette carrière, je débutasse par une mission de cet ordre; mais je dois dire que M. & surtout Mad. de V... n'y conviennent pas. Lui est lourd & borné, plutôt turbulent qu'actif, timide que prudent, donneur de dîners que représentant; il n'a ni formes, ni élocution, ni yeux. Elle, qui ne manque pas d'esprit, seroit trop gaie, même à Paris; &, pour trancher le mot, son ton est mauvais & peu féant. Mais, comme elle a du caractère, elle a les prétentions de la dignité avec les formes de l'étourderie; & comme elle mene d'autant mieux son mari qu'il croit être chez lui maître absolu, elle le rend raboteux, cassant, heurtant, outre qu'elle le sequestre, ce qui est partout & sur-

tout à Berlin , parfaitement disconvenant à un ministre de France. C'est un des inconveniens de M. d'Est.

Voici ce que j'apprends de plus capital sur le Roi & l'administration , soit en absence , soit au retour. Il est très-mécontent du Stat-houder. On prétend que vous devez être satisfait des déclarations du comte de Görtz. Je me tue de répéter que c'est à présent qu'on ne peut plus suspecter nos intentions , puisqu'assurément , si nous voulions la destruction du Stathoudérat , le prince d'Orange nous a fait beau jeu. Le prince Henri assure que , pourvu qu'on lui rende le droit de donner à la Haye l'ordre (& non pas des ordres) & un peu d'argent , le Roi fera très-content. Je crois qu'il (le Roi) sent la nécessité de ne pas s'enfermer dans son premier pas politique. Mais un fait que je puis vous donner pour certain , c'est que l'avis de Hertzberg a été de faire marcher dix mille hommes en Hollande ; & qu'il a eu à cette occasion , en présence du Roi , une prise très-vive avec le général Möllendorf. Jugez par-là de ce qu'on peut attendre de la violence d'un tel ministre. Eh bien ! tout cela n'empêche pas qu'en Prusse il n'ait été Comte , & que son crédit ne me paroisse bon.

Quant aux affaires intérieures , Schulembourg baisse , quoiqu'en dise le prince Henri , ne fût-ce que parce qu'il ne revient pas sur l'eau. On assure cependant qu'il va être fait Comte avec beaucoup d'autres ; car on n'est pas économe de titres. La commission pour la régie commence à frapper de grands coups ; mais sur les individus & non sur les choses. D'abord on a déclaré à Launay que le Roi ne pouvoit lui donner désormais que six mille

écus annuels, au lieu de vingt mille qu'il avoit, & qu'il falloit les accepter ou se retirer. Launay furieux, & d'autant plus que depuis longtemps il demandoit son congé, de sorte qu'on pouvoit fans inconvenient le traiter plus poliment, dit tout haut qu'il va imprimer un compte rendu qui prouvera non-seulement que chacune de ses opérations a pour piece justificative une lettre du feu Roi, dont il a tempéré l'humeur fiscale, beaucoup plus qu'il ne l'a provoquée; mais encore qu'il a refusé vingt marchés offerts par le Roi, qui lui auroient valu des tonnes d'or. Le scandale de ce compte rendu, s'il ose le publier, sera fort grand, & en dernière analyse, la commission sur ce pied fera plutôt l'examen du feu Roi, que celui de la régie que l'on pouvoit aisément prévoir s'être mise en regle. Les commissaires ont congédié Roux, le seul homme habile qui fût dans la régie, avec cinq cents écus de pension, & Grodard, homme insignifiant, avec le même traitement. Ils ont mis à la place Koepke & Beyer, à trois mille écus d'appointemens, tous deux ne sachant rien, avec cette différence que le dernier est un travailleur exact & assidu; mais l'un & l'autre sont sans instruction & sans principes. En général, il n'y en a point dans cette commission, & les commissaires ne savent pas du tout comment s'y prendre; il en sera de même ici de toutes les commissions, parce qu'indépendamment des inconveniens qui y sont attachés dans tous les pays du monde, il y a de plus dans celui-ci, que l'instruction y étant très-rare, elles seront longtems fort mal composées, mais on veut faire des contens, placer des protégés, & surtout ne point avoir de ministre principal. Tant que cela

durera, il y aura de l'embargo, & j'ai plusieurs raisons de croire que, d'ici à quelques mois, personne ne sera encore à sa vraie place, à celle qu'il est de sa destinée de garder; il ne faut donc pas se presser de juger.

Mais on peut dire que le Roi a infiniment déplu au peuple, moins en refusant la fête préparée pour son retour, qu'en évitant de rentrer par où la bourgeoisie l'attendoit. *Il nous traite comme son oncle nous a traités au retour de la guerre de sept ans; ont dit les poissardes. Mais ayant que d'agir comme lui, il faut avoir fait les mêmes choses que lui.* En vérité, le peuple a quelquefois du bon sens!

Quant à la domesticité, on peut remarquer d'abord un désordre total dans l'intérieur de la maison. Nul maître, nul ordonnateur, nuls fonds assignés; la valetaille & l'office gouvernent. Dufour ou Chauvier, je vous ai expliqué que ce n'étoit qu'un seul, sans influence aucune, & plutôt mal que bien traité, de même que tous les confidens subalternes. Le Colonel Vartensleben, autrefois relégué en Prusse par son intimité avec le Prince royal, prend de la faveur, à ce qu'on croit. Mais les deux hommes à observer sont Welner qui, à ce qu'on assure, a la communication de tous les papiers ministériels, le rapport de tous les projets, la rédaction de toutes les décisions, & Bischopswerder qui, outre le soupçon universel, dit avec trop d'affectation qu'il n'a aucun crédit sur le Roi, pour ne pas en déceler dans un pays où l'on n'en fait pas jusqu'à dire qu'on n'a pas ce qu'en effet on n'a pas, pour donner à penser qu'on l'a.

Pour ce qui est des plaisirs, on s'humanise. Un arrangement très remarquable, c'est un cuisinier donné à la princesse Frédérique de

Prusse, fille du premier lit; elle aura ainsi une espece de maison, ce qui n'est autre chose, ce me semble, qu'un moyen peu honnête de se procurer des entrevues fréquentes & décentes avec mademoiselle de Voss qui capitule; car elle a déclaré qu'il n'y a aucun succès à espérer auprès d'elle, aussi longtemps qu'on verra madame Rietz. Celle-ci a été au devant du Roi à son retour; puis, traversant la ville comme un éclair, elle s'est rendue à Charlottenbourg, où le Roi se trouve, & où elle séjourne. Elle prend au reste le prudent parti de se charger de la direction des plaisirs de ce Prince, qui paroît mettre beaucoup de prix à une nouvelle jouissance, quelle qu'elle soit.

Un fait que je ne saurois garantir, mais que l'on se dit à l'oreille, c'est que l'Angleterre prodigue les caresses & les offres réitérées de traité de commerce, sous les conditions les plus avantageuses, & que la Russie elle-même n'a pas épargné les avances; ce qui est certain, c'est que nos ennemis & leur parti font beaucoup sonner que nous venons de réformer dix mille hommes, ce qui prouve bien, disent-ils, que nous ne pensons pas à en imposer aux Cours Impériales.

Je puis certifier encore que le Grand-Duc & la Grande-Duchesse, qui, depuis longtemps, n'avoient pas donné signe de vie au prince Henri, lui ont écrit des lettres charmantes; cela n'empêche pas Romanzow de redoubler de mauvais propos, & de même qu'il demandoit, la veille de l'enterrement du Roi, dans un cercle, si on illumineroit le lendemain; il appelle illumination des cinq chandelles, la nuit du 2, (journée des hommages) où l'on a ordonné d'illuminer. A propos d'hommages, le prince Henri est admis à prêter le

ferment par écrit, & cette faveur n'a pas peu redoublé ses fumées. Il parie toujours pour l'expulsion de Hertzberg, qui a lu hier à l'académie un pompeux compte rendu de son voyage en Prusse, & que tous les récipiendaires ont suffoqué d'encens: cela est complètement mal-adroit.

Je finirai par un mot sur la Saxe. Je ne crois pas l'Electeur d'une bonne fanté; il se desseche visiblement, & l'exercice violent qu'il fait par systéme, & qu'il soutient avec son invincible opiniâtreté, l'avance; il n'aura point de garçons, & l'on ne sauroit exagérer l'imbécillité cassarde de ses freres, qui d'ailleurs ne sont point mariés, & d'où il suit que les futurs contingens menacent prodigieusement ce beau pays. Marcolini voyage en Italie, comme je l'ai dit, & l'on pense qu'une de ses commissions est de chercher une femme pour le prince Antoine. Le prince Henri, qui craint que le choix ne tombe sur la Toscane ou quelque'autre alliance Autrichienne de l'empereur, a eu l'idée de lui donner Mademoiselle de Condé; ce qui nous assureroit de l'électorat & de l'Electeur. Je donne ce projet comme je l'ai reçu.

ier. *P. S.* J'ajouterai, quant à la carte que je me suis décidé à faire copier furtivement, qu'elle porte sur la partie la plus importante de la Saxe, & que tous les ministres étrangers sans exception, M. de V.. à la tête, sont convaincus que l'Electeur ne la laisseroit pas voir à son frere. Une trouvaille plus précieuse encore, c'est celle du cadastre de 1783, rédigé avec une grande exactitude; & contenant une répartition détaillée de la richesse territoriale. Je le fais copier à la hâte, & crois n'être pas improuvé. M. de V.. quitte

Dresde, & n'y veut pas retourner. C'est un joli poste, & très-bon pour observer l'Empereur & le Roi de Prusse.

Boden est en chemin pour venir ici; on le croit assez présomptueux pour solliciter la mission de France. Il échouera, ou la cabinet de Berlin se fera tort. C'est toujours M. d'Alvensleben que le Roi vous destine. Je vous en ai parlé de Dresde, où j'ai beaucoup causé avec lui; c'est assurément un homme instruit & sensé. M. d'Entragues étoit intimement lié avec lui, & il est resté son ami. Il fera fort aisé de faire venir M. d'Entragues qui est à Montpellier, soit pour diriger, soit pour surveiller son début.

ad. P. S. Le prince Henri a été mandé ce matin par le Roi pour affaires, & prié d'aller dîner à Charlottenbourg. Il me l'a fait dire, & de me trouver à cinq heures chez lui. Je ne pourrai rien ajouter à ce chiffre énorme, mais je veux répéter ici que la nouvelle des dix mille hommes proposés par Hertzberg est de toute certitude: elle m'a paru si importante, combinée avec l'affaire de Hattem & d'Elbourg, qui me semble démontrer invinciblement que M. de Hertzberg avoit promis dès longtems dans cette correspondance secrète dont j'ai parlé, l'assistance armée du nouveau Roi; cette nouvelle, dis-je, m'a paru si importante, que j'ai cru devoir en faire avertir M. d'Est... par une voie qu'il ne peut pas deviner me tenir.

Au reste, & relativement à l'intrigue de cour, ici, j'ai la preuve que le prince Henri dit tout au prince Ferdinand, qui dit tout à sa femme, qui trahit à beaux deniers comptans le prince Henri. Heureusement l'énorme stupidité de cette princesse émousse son

influence, & glace la bienveillance que le Roi voudroit avoir pour elle.

L E T T R E X X X I.

3 Octobre 1786.

J'AI eu fort peu de temps pour le courrier d'aujourd'hui, la journée d'hier ayant emporté pour la cour tous mes momens depuis six heures du matin jusqu'à la nuit. Cette cérémonie des hommages étoit imposante, malgré l'angustie du lieu où les Etats ont été reçus. Comme les idées morales entrent pour beaucoup, même à notre insçu, dans nos sensations physiques, ce tribut d'égards, payé par le despotisme armé à la nation qu'il gouverne, cette espece de colloque paternel entre le Roi & ce qu'on appelle les Etats, qui établit en quelque sorte une co-relation d'engagement, & auquel il ne manque qu'un peu plus de dignité du côté des députés, & du moins l'apparence d'une délibération, plaisent à l'ame & remplissent la tête de douces & touchantes rêveries. A un Prince qui sauroit penser, je ne voudrois que le contraste de cette cérémonie avec le serment militaire, & des émotions différentes qu'elles excitent, pour lui faire sentir s'il est donc vrai qu'une monarchie ne repose que sur la force, & si la pyramide doit porter sur la base ou sur la pointe.

Après le discours du ministre de justice (Reck) aux Etats, après la harangue du premier ordre (les ecclésiastiques), conduit par le prince Frédéric de Brunswick, prévôt du chapitre